

P. 38 L'industrie horlogère participera au championnat suisse des métiers

P. 40 La FHH Academy forme les vendeurs sur la culture horlogère

«Il y a rupture entre le monde académique et l'industrie»

PAR **MARIKA DEBÉLY**

Samedi 2 novembre, à l'occasion de la 9e Biennale du patrimoine horloger, le CIFOM et la HE-Arc Ingénierie ont organisé une table ronde sur le thème «Formation horlogère, où va-t-on?» Alors que l'excellence de la formation initiale dans la région a été relevée dans la discussion, les différents intervenants ont aussi insisté sur le besoin urgent de trouver des solutions globales et de s'unir autour d'une vision commune pour assurer l'avenir de cette industrie. Invité au débat, l'ancien professeur de l'EPFL et président de l'Association suisse pour la recherche horlogère (ASRH), Jacques Jacot, revient plus en détail sur le problème soulevé.

Quels sont pour vous les défis que l'horlogerie doit relever aujourd'hui?

Le premier défi est de trouver des clients pour l'horlogerie haut de gamme. Il faut savoir que, bien que la Suisse ne fabrique que 2% des montres dans le monde, elle perçoit 60% du volume monétaire dégagé par ce marché. J'ai énormément d'admiration pour les entreprises horlogères qui continuent ainsi de trouver une clientèle pour ces montres à forte valeur ajoutée.

Les défis suivants découlent de cet aspect: il faut innover dans la tradition, garder le niveau d'excellence, faire évoluer l'histoire des montres haut de gamme. Il y a 30 ans, les modèles mécaniques avaient de nombreuses pannes, elles ne fonctionnaient pas très bien. Un effort gigantesque a été entrepris pour mieux maîtriser la qualité de production, à tous les niveaux. L'ingénierie est maintenant présente partout dans les entreprises. Résultat: la montre mécanique est pratiquement aussi fiable et précise que les montres à quartz d'il y a 20 ans. Cette évolution a passionné les



CHRISTIAN GALLEY

connaisseurs et les clients, elle a enrichi l'histoire de la montre. Il est donc primordial d'avoir de bons ingénieurs horlogers, ce sont eux qui apportent à la montre ce savoir scientifique qui construit sa valeur ajoutée.

Quelle est la situation actuelle de la formation horlogère au niveau académique?

C'est un point sur lequel on dérape. La formation ne s'arrête pas à l'apprentissage. Le succès de la haute horlogerie est dû à toute une chaîne de compétences, qui doit collaborer étroitement pour

fonctionner. Or, il y a une rupture entre le monde académique, celui de la recherche et le monde industriel. L'EPFL, par exemple, n'engage pratiquement plus de professeurs qui ont exercé le métier d'ingénieur, mais des enseignants qui œuvrent uniquement dans la recherche académique. Il y a un fossé qui se creuse. Avec la digitalisation, on pense que le savoir est disponible partout, accessible à tous et donc aux industriels. C'est faux. Entre un produit qui fonctionne en théorie et un produit qui fonctionne en pratique, il y a une sacrée différence! Rien ne remplace l'enseigne-

ment humain, l'expérience de l'ingénieur doué de savoir-faire et de connaissances académiques qu'il transmet à ses élèves. C'est cette ressource-là, si difficile pourtant à quantifier, qui permet d'évoluer, et donc de pérenniser le succès horloger suisse.

Concrètement, quelles sont les solutions pour pallier ce fossé?

Pour moi, il manque une vision claire de ce que devrait être la formation, car on ne sait pas où l'on va dans le secteur en général. Aujourd'hui, la formation est construite de manière totalement empi-

rique, avec des crédits, des modules que l'on cumule, sans véritable but, sans que cela fasse sens concrètement. Le savoir-faire de l'ingénieur, le lien entre le monde académique et l'industrie, est en train de se perdre. Il y a urgence. La solution est à trouver en commun. Les acteurs du domaine, les autorités politiques, les industriels: il faut se mettre autour d'une table et définir une direction, mettre en place une stratégie, dessiner le chemin à prendre pour pouvoir construire l'avenir de l'horlogerie.

Celui-ci repose donc sur un principe de collaboration au sens large?

Oui, comme dans une montre mécanique, tous les rouages sont importants, tous doivent œuvrer ensemble pour un résultat optimal. En Suisse, nous avons la chance d'avoir non seulement une main d'œuvre aux compétences exceptionnelles, mais aussi véritablement passionnée par l'horlogerie. C'est dans ce genre de contexte qu'on innove, qu'on trouve des solutions, qu'on avance. Tous les métiers sont importants, il ne faut pas aller vers une hiérarchisation de l'entreprise, mais au contraire cultiver la passion commune. Retraité, je suis encore président de l'ASRH, qui compte comme membres tous les acteurs du monde de l'horlogerie suisse. Dans ce cadre, nous organisons de la recherche communautaire. Il ne s'agit pas d'élaborer des produits à mettre sur le marché, mais bien de collaborer tous ensemble pour trouver des idées innovantes qui seront, dans un deuxième temps, sublimées, travaillées et transformées par le savoir-faire propre à chaque marque. Notre industrie horlogère a montré ses aptitudes à s'adapter au marché, à sa clientèle, mais nous ne devons pas oublier que la formation prend du temps et qu'il faut anticiper pour assurer son efficacité.